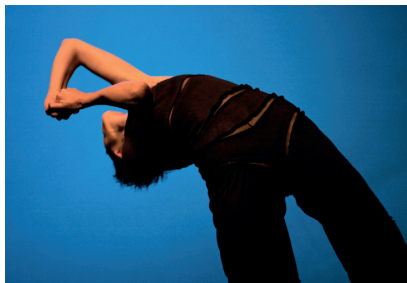


# Des taureaux dans la tête

« Les faibles consistances du monde commencent toujours dans les coins et les choses oubliées détiennent les seuls signaux. Et nous mêmes vers où descendons nous comme des petits autonomes portatifs? Caillots d'ombres, chambres du corps. »

ROBERTO JUARROZ



L'art, ça n'a pas de sexe, et même pas de pluriel évident. Il n'appartient à personne, n'a pas de prix, ne peut être vendu ni prêté. Il est un faux-semblant vide de sens, un lieu commun sans foi ni loi, un miroir sans reflet. Il est un monument au fainéant inconnu. Un spectre stérile aux mœurs douteuses qui folâtre avec un piquet dans le cul. Et ce constat global d'impuissance : même s'il appartient à la tradition de l'effroi, l'épouvantail n'a jamais effrayé personne. Je ne pense plus au se fait suffisamment d'idées devant moi. La question de l'identité ne cesse d'être variable, c'est un champs de désastres. L'envie de l'aborder comme cycle où l'on revient sur un essentiel qu'on approfondit, de l'aborder avec un peu d'humour, qui est une façon de désamorcer la gravité du propos et une manière de suspendre, me fait voir cet épouvantail sans tête au milieu d'un champ à la fois fertile et stérile. Carcasse fatiguée, corps cassé intact à l'extérieur, un enchevêtrement d'exaspérations, l'usure d'énergie dissipées, une nausée molle, ratage d'une marche d'escalier dans le noir, un scaphandre sur la tête et en avant, un silence pectoral, une sédimentation de désœuvrement, des ouragans de l'être, il ne subsistera des grandes villes que le vent qui les parcourt. Rictus, le bord du temps ou le dernier sourire. Je est un Autre, mais de cet Autre vu me revient un regard qui m'intensifie au lieu de me dissocier. Je ne me connais qu'en me niant, me lisant alors dans la résistance que j'oppose à la négation. Vouloir se consumer et dans le même temps, vouloir durer : la clé du cri. La discontinuité du

*Des taureaux dans la tête*  
JEAN-LUC TANGHE

fragment exigeant l'effort, elle arrache paradoxalement au discursif par son évidence. En somme la fausse continuité du récit endort, le discontinu du fragment éveille (cf. Nietzsche, Bataille, Perros). Il n'y a pas d'enseignement : il n'y a qu'à guetter et à grandir (Herman Broch) Chacun de nous possède une seconde partie, où tout ce qu'il fait est innocent (Robert Musil) Ce bizarre cristal de phrases / Vie organique / Vie organisée / J'avais faim du mouvement qui traversant son propre courant, découvre à l'intérieur l'immobilité essentielle autour de laquelle il tourne / Liane / Le corps trouvait le courage de se penser tout seul / Sablier / Le temps s'est retiré. Les os restent à sec / Squelette et nerf miroitent / Tout le sel du présent se fixe au long de mes vertèbres / La chair a fondue dans l'espace / Qui suis je ? / Schéma d'homme ouvert à tous les vents. Avec mon œil unique gelé à l'extrême des os / Et le grillage de mes phalanges et de mes côtes. Et la rigueur terrible de mes digues / Qui suis je ? / Sans contenance et sans visage / Imperméable d'être ouvert / Et réduit à ma qualité d'os / Qui suis je ? / Si la fuite du temps annule sexe et ventre / Et minéralise au long des nerfs / Une éternité inutile / Les yeux sont fixes je crois, et l'on dirait que la poitrine est le lieu où s'arrondit ce vide / Rage blanche / Le moi est éponge dans le temps. le moi absorbe et digère. Le je affirme quelque chose qui a au moins la nostalgie du sens où est aimanté par son champ / Le sensible, le vif en soi. La recherche de l'extase hors de toute foi dans « une apothéose de ce qui est périssable » Georges Bataille/oscillation entre l'élan et l'essoufflement/ Exténué, exalté, harassé, ravi. Parole ou pensée et poésie opèrent leur jonction, pour l'ouverture d'une dimension qui n'est ni proprement poésie, mais de leur commune et presque vertigineuse entente. La poésie n'est pas faite pour abritée une pensée structurée / Rythme, mesure, chant, image. Un monde à découvrir, vulnérable, incertain, dangereusement vacillant / Comme une courte fable hallucinée / Ebranlés, incertains face au monde impensé qui se lève à chaque nouvelle incantation-seuls et nu- mais bien nous mêmes, et verticaux dans le vertige / ROBERTO JUARROZ – Entre paupières défaites et regards sans paupières gît parfois une image qui jamais n'eut de place dans les regards entiers. Se replier en parenthèses Le hasard est une main plus sûre Fatigue des noms excès de naufrage La réalité est un temps plié qu'il faut déplier comme une toile d'une singulière délicatesse pour trouver au dedans une autre main qui attend

croquis sur le vif Les faibles consistances du monde commencent toujours dans les coins et les choses oubliées détiennent les seuls signaux Et nous mêmes vers où descendons nous comme des petits autonomes portatifs ? Caillots d'ombres chambres du corps Je ne peux porter que de vieux souliers le chemin que je suis me les use dès le premier pas Mais seuls les vieux souliers ne dédaignent pas le chemin et seuls ils peuvent parvenir où conduit le chemin Après , il faut continuer pieds nus Nous devons toujours garder une poche vide Et la conserver ainsi sans rien y mettre Garder sur nous une tranche de rien est la seule manière de pouvoir garder-quelque chose Dans les autres poches N'avoir d'autres objectifs que les mains ouvertes et les écarts inévitables de la boussole non pour les corriger mais pour nous lancer en eux, justement Là ces ombres que nous sommes

trouveront les routes nécessaires pour déceler dans le temps les traits de cet invraisemblable Songe Seuls les chemins perdus Et les voyages inverses font place aux songes impossibles et conduisent au port. Un homme seul dans une chambre fermée lève le bras dans un geste d'adieu Un autre homme seul sur un désert chemin lève son bras dans le même mouvement Un soupçon presque impassible relie les deux gestes la blessure de prendre congé finit de s'ouvrir quand il n y a rien ni personne de qui prendre congé Et ces gestes deviennent la clé de l'homme être un pur congé / *Le danseur des solitudes* – Didi Huberman / Le face et le profil Et la poésie , qui ramène l'ordre, ressuscite d'abord le désordre, le désordre aux aspects enflammés, elle fait s'entrechoquer des aspects qu'elle ramène à un point unique: feu, geste, sang, cri. Antonin Artaud – Il semblait plutôt danser avec sa solitude comme si elle lui était fondamentale, une solitude partenaire, c'est-à-dire une solitude complexe toute peuplée d'images, de rêves, de fantômes, de mémoire. et donc il dansait ses solitudes créant par là une multiplicité d'un genre nouveau... le danseur, ne s'isole que pour être plusieurs, ne former soi même, ni unité, ni ensemble, créer au contraire du multiple avec son seul corps en mouvement. Combien sont fatigants les danseurs ou danseuses qui nous montrent en permanence ce qu'ils savent faire de mieux. Danser devenir l'autre. dès lors «danser les solitudes» reviendrait littéralement à se perdre comme personne dans l'espace et le temps des mouvements produits. Paul Valéry voyait dans le geste dansé

une façon d'engendrer des myriades de questions et de réponses à travers les tâtonnements étourdissants d'un corps en mouvement. La danse est «poésie générale de l'action» mais aussi une action philosophique, une puissance à faire de chaque pas une interrogation sur l'être. Acte pur des métamorphoses. Le danseur des solitudes de Didi Huberman Hommes de paille frissonnant dans le vent Têtes un peu affaissées, tels les christ délaissés, oripeaux flottants sur leur croix de fortune. Résurgence vague d'une petite trouille d'enfance au détour du chemin ne réveille-elles pas la minuscule étincelle d'animisme toujours tapie en nous. Approche-ce n'est pas moi qui vais faire les premiers pas. Je suis au trou-foutu au pieu vis à plein temps d'air, à mi-temps d'eau et me laisse flageller par les alizés. Je suis né sur un coup de tête. J'étais tout fin et j'étouffais de cette vie de rien. Mon début, mon élaboration, ma mutation. Des boutons de corsage. Je vibrais de tout mon mètre. J'étais bien décidé à m'affranchir de cette condition végétale et végétative qui aurait pu me faire mourir et partir en lambeaux. J'ai regardé autour de moi où tout était neuf et vieux à la fois. Il faisait chaud ça grattait et j'étais entouré de pénombre. Une tête au carré qui tournicotait en grinçant comme une girouette, montée en tourelle sur un cou de taureau un vrai «Miure» / Face à face ou face à fesse. Je suis fakir, fatma, donner des nausées aux étourneaux; Urtica / À cheval sur les saisons / Exposé, bien à vue / Il me plante avec un peu d'élan, sur mon unique harpon et me laisse méditer sur ma condition épouvantable / J'assume ma fonction de redresseur de torts / Ne pas stagner sur ma baguette / Il me faut provoquer à tous temps, conjuguer avec les airs et inventer du vocabulaire pas trop vulgaire. Je suis né comme ça sur un coup de colère et par un temps de rage et des espoirs. Depuis la vie m'a converti. Je suis sans gêne et piste mes racines. Un vrai tableau flottant, un dessin animé articulé / La présence a besoin de formes. Etre dans le feuillage. Dans ces rythmes musclés qui se dressent et se relâchent. Mais l'art est excès. La force vient de l'excès / La nostalgie fait venir la respiration et la respiration amène la lenteur. Dans la lenteur les pesanteurs s'organisent, l'air se clarifie. Dans l'air léger la nostalgie appelle «l'oublié.» La présence est un retour à moi même, à mon souffle, à sa diffusion qui détend, repose. La durée de la présence est importante. Pas de projets pas d'impatience... Je dégonfle les désirs, je reste. Regard et sensation. Quand l'un se repose l'autre arrive. Lâcher le regard, accompagner la sensa-

tion. Elle pénètre la profondeur, l'espace, l'intérieur de la forme où s'abandonne à l'espace extérieur. Le premier espace est sombre, dense, le second clair et léger. L'ordre bouge, se tend et se relâche. C'est sa manière de toucher l'espace. L'espace fuit les apparences. Assister à la rencontre espace-forme. Il faut voyager dans son corps à la rencontre du temps. Conscience alors du regard dont je me parcours. L'anecdote s'effrite. Le flux qui bat le long des nerfs élargit la perception et y condense des formes. Un signe naît. Non pas n'importe quel signe, mais la cristallisation d'un mouvement, d'un rythme. Cela existait vaguement dans l'image dont se contentaient autre fois les poètes. Cela existe brutalement dans le cri qui fait siffler l'air, dans ma gorge, ou dans le geste qui électrocute ma main. Mon corps matière qui se pense à travers le regard ouvert sur ses rouages nerfs et d'os, mon corps ne se contentera plus jamais de l'esprit. La zone inexplorée est à l'intérieur de nous. Là plane le vieil orage du temps, là l'œil provoque le court-circuit créateur d'où jaillissent les signes. Le lieu des signes Bernard Noël. / *Michael Kium Walk* – Celui qui percevrait la totalité de la mélodie serait à la fois le plus solitaire et le plus communautaire / *Rilke – notes sur la mélodie des choses*. Il est une puissance vitale qui déborde tous les domaines et les traverse. Cette puissance c'est le rythme, plus profond que la vision, l'audition, etc... C'est donc le rapport du rythme avec la sensation qui met dans chaque sensation les niveaux et les domaines par lesquelles elle passe. Et ce rythme parcourt un tableau comme il parcourt une musique. / Cette diastole-systole, le monde qui me prend moi-même en se fermant sur moi, le moi qui s'ouvre au monde et l'ouvre lui-même. / Logique de la sensation – *Gilles Deleuze – Francis Bacon*. / Hollan, la ligne, c'est l'ouverture. la pensée tranchante. elle regarde mais n'imit pas, transforme la sensation mouvante / Pour durer, le trait apprend à respirer, l'inspiration va vers le noir, l'expiration vers le blanc. Respirer en se laissant porter par les courants forts. Autour du trait l'espace se balance. Le trait porte le regard, il le quitte et le rattrape. Les ralentissements et accélérations donnent au trait sa vibration. Si le trait est porté par le rythme il a en lui une spirale, un mouvement tournant dans l'espace. Les hachures brisent le mouvement, libèrent quelque chose de sa forme. Le rythme tournant cherche un volume pour l'enlacer. Quand le volume a sa densité, il résiste à la pression et prend la forme du rythme, l'incarne dans une forme. Dans les

mouvements de grande rigueur il n'y pas de courbe, seulement des interactions de droites. Autour de l'élan que le regard trace, laisser s'étaler la spirale. La spirale exalte. C'est un vent tourbillonnant qui me tire hors de moi. «La valse hésitation» un mouvement qui rôde autour de l'essentiel. Le tempo lent amplifie, le rapide fait vibrer. Manger la lumière / L'intensité naît dans les oppositions. La couleur réchauffe le mouvement. La présence, cette vie secrète qui habite les arbres et toute la nature, qui habite le silence matinal dans mon atelier aussi, oui, la présence a besoin de formes. La nature aime que je la regarde. Elle veut être dessinée. Même le silence veut des mots qui le comprennent. Le regard sans la nature est aveugle. / *Svankmajer* – Le mouvement est ce qui fait passer l'inanimé à l'animé, l'inanimé à l'animal, l'animal à l'âme. En brisant le carcan de l'utilitarisme il permet à la matière de dialoguer, d'entrer dans la danse. Par sa plasticité, la matière brute est un réceptacle qui permet d'engendrer et de rendre les sensations et les affects. Eva Svankmajerova peint la catastrophe actuelle de l'intérieur. De l'intérieur de la peinture traditionnelle qui, tendue en son sort tragi-comique, craque dans ses coutures les plus suaves. Elle parle au travers de ses crevasses dans une langue des plus cruelles. De l'intérieur de l'être humain qui vient de s'installer confortablement au carrefour de l'histoire et qui a l'intention de tenir et ne pas lâcher. Nous avons dans la solitude quelque chose de l'épingle à linge qui pend à l'étendage, de la bouillotte délaissée dans les draps froids. Le cœur de carton bouilli, muet, renferme la seule banalité de l'effort inquiet du bonheur. Ces simples choses sont peut être les manifestations extérieures délicates, de bois, de paille, de laine, de plastique de notre chagrin. Le récit de quelque chose d'inconsolable en forme d'objet. Il y a quelque chose de l'abandon qui circule. Les objets malmenés s'exposent au dernier regard, à l'ultime convoitise. Des mal-foutus et des inutiles, des mal assortis, des négligés, hors d'usage, cabossés, mais charmeurs de rêves. Marchandises en transit d'un siècle à l'autre.

CHORÉGRAPHIE  
ET INTERPRÉTATION :  
Karine Ponties

CRÉATION LUMIÈRE  
ET COLLABORATION  
ARTISTIQUE :  
Florence Richard

MUSIQUE : Godspeed! You  
Black Emperor

COSTUMES : Samuel Dronet

PRODUCTION : Commande  
du Festival International  
Bellone-Brigittines.  
Avec l'aide du Ministère  
de la Culture de la  
Communauté française  
de Belgique – Service de  
la Danse